

1^{ère} Lecture : Jérémie 38,4-6 ; 8-10I. Contexte

Après de vrais appels à la repentance, objet de la première partie du livre de Jérémie, le Seigneur fait annoncer par le prophète les bouleversements et la catastrophe dont seront frappés Jérusalem et le Temple, le Royaume de Juda et les judéens dont une bonne partie est déjà déportée à Babylone lors des deux Exils précédents. Ni ces deux Exils, ni la destruction du Royaume de Samarie, ni l'obstination de Jérémie à prédire les malheurs malgré ses souffrances, ni la mort du roi Joaïm par Nabuchodonosor, ni un premier siège de Jérusalem ne viennent à bout de l'endurcissement d'Israël. Sur ce point, un acte significatif a été posé peu auparavant par le roi Joaïm : sur l'ordre de Dieu, Jérémie envoie son livre de prophéties au roi qui non seulement les ignore, mais le brûle insolemment devant ses conseillers. Pour montrer que la Parole de Dieu est indestructible, Jérémie fait réécrire son livre par Baruch [son secrétaire], et reprend de plus belle sa prédication de la pénitence. Après le premier Exil de Juda, Joaïm se révolte : Nabuchodonosor le tue et le remplace par son fils Joiaïm, mais celui-ci se révolte aussitôt, et le roi de Babylone l'exile chez lui – c'est le deuxième Exil – et le remplace par Sédécias qui sera le dernier roi de Juda. Sédécias est d'abord favorable à Jérémie, il le consulte plusieurs fois sans pour autant l'écouter, et finalement, sur l'instigation des dignitaires du peuple qui prennent Jérémie pour un traître, il le jette en prison (Jr 35-37). C'est alors qu'à lieu le deuxième siège de Jérusalem par Nabuchodonosor.

Jr 38 commence par un ordre de Dieu, donné par Jérémie aux habitants de Jérusalem, de capituler et de se rendre à Nabuchodonosor, pour éviter la ruine complète. Mais les chefs du peuple ne voient pas les choses comme lui, ils estiment que la situation peut encore être sauvée. Auparavant, dans des situations aussi graves, notamment lors du premier siège, on en était sorti. Maintenant, l'ordre et le courage règnent encore dans le peuple, et l'ennemi ne parvient pas à l'emporter. Il faut donc tenir. Notre texte va donc parler de la réaction des chefs à la parole « défaitiste » de Jérémie.

II. Texte1) Le prophète livré à la mort (v. 4-6)

- v. 4 : « Que cet homme soit mis à mort ». Bien que les chefs et le peuple n'ignorent pas que Jérémie est prophète du Seigneur, les chefs le traitent deux fois (la deuxième est omise par le Lectionnaire) avec dédain, de « cet homme ». Comme personne ne l'a écouté jusqu'ici, ce n'est pas, pensent-ils, le moment de faire attention à lui ; par contre, la situation devenant difficile – la famine commence à sévir – les paroles de Jérémie risquent de miner le moral du peuple, de semer le doute et la discorde, de provoquer la ruine. Humainement parlant, la colère des chefs se comprend : au lieu de prendre parti pour le peuple, Jérémie « démoralise les guerriers restés dans la ville et toute la population ». Il est clair que « cet homme » cherche non le bonheur (littéralement « la paix ») mais le malheur du peuple. Les chefs veulent que le roi Sédécias en prenne la responsabilité : « Que l'on fasse mourir cet homme » (Comme un factitif et non un passif).
- v. 5 : « Il est entre vos mains », littéralement « dans votre main ». Le singulier souligne la puissance des chefs sur le roi, comme celui-ci le leur dit : « car le roi ne peut rien contre vous ». Sédécias est un faible : il respecte Jérémie mais il veut de lui des paroles raisonnables ; il édulcore la haine des chefs à l'égard de Jérémie, mais il craint leur force et leur compétence. Il cède donc à leur exigence, non sans leur dire que c'est à contrecœur. Comme sa préoccupation est la victoire du peuple sur ses ennemis, et que cette victoire se trouve du côté des chefs et non du côté de Jérémie, il leur livre le prophète : Que Dieu s'en occupe ; lui, il s'en lave les mains. Cet épisode est figuratif de la condamnation à

mort de Jésus par les chefs du peuple, qui la réclamèrent de Pilate en disant qu'ils n'avaient d'autre roi que César, et que Pilate écouta par crainte qu'ils ne soulèvent le peuple.

- v. 6 : « Ils se saisirent de Jérémie ». Ils font eux-mêmes la besogne, pour que le peuple n'en sache rien. Et ils le jettent dans la citerne, qui était dans la cour de la prison, qui était profonde puisqu'ils se servent de cordes pour l'y descendre, et qui, devenue inutilisable, ne contenait que de la boue. Jérémie se tait, il ne crie pas vers Dieu comme il le fit en d'autres circonstances, bien que Dieu garde le silence et le laisse s'enfoncer dans la boue. Ce terme « s'enfoncer, עָרַבָה », ne signifie pas être englouti, mais s'incruster, s'enliser : Jérémie fait corps avec la boue ; le terme « boue ou limon, טִיט » est souvent employé pour désigner la boue des rues que l'on foule aux pieds, et le Ps 68,15 l'envisage comme l'instrument d'une mort prochaine. C'est donc la mort et la nullité du prophète qui sont signifiés, et une double mort en même temps, puisque Dieu garde le silence. Cette mort en effet sert l'approbation des ennemis qui y verront la réprobation de Dieu envers le prophète, traître à sa volonté et au peuple, et cette mort serait de plus le discrédit jeté sur la parole de Jérémie à laquelle plus personne ne croirait encore. Or, comme Dieu veut que la catastrophe annoncée par Jérémie soit considérée par tous comme l'accomplissement de sa parole et non comme l'effet de la puissance des ennemis, et comme sa parole est sur le point d'être considérée comme morte, définitivement rejetée comme fautive par la mort du prophète, Dieu va réagir et réhabiliter sa parole en sauvant le prophète.

2) Le prophète délivré de la mort (v. 7-10)

- v. 7 (omis) : Un éthiopien, eunuque et officier du palais du roi, Ebèd-Mèlèk, apprend ce que les chefs avaient fait en cachette, pendant que le roi, indifférent, est occupé ailleurs.
- v. 8 : Pensant que le roi l'ignore ou plutôt veut fermer les yeux, « il sort du palais royal » et va trouver le roi pour lui rappeler son devoir de roi.
- v. 9 : « Ils ont mal agi envers Jérémie qu'ils ont jeté dans la citerne ». Ebèd-Mèlèk a certainement assisté à l'entrevue des chefs avec le roi. Il sait donc que Sédécias a remis Jérémie entre leurs mains, mais il est outré de leur attitude injuste et cruelle de chefs du peuple, que le prophète ne mérite pas. « Il mourra de faim », mais le Lectionnaire a omis une phrase, sans doute parce qu'elle paraîtrait incompréhensible en cette circonstance, ou tout simplement parce qu'elle lui paraît superflue. Le texte dit en effet : « Il mourra où il est, face à la famine, car il n'y a plus de pain dans la ville ». Comme il n'y a rien de superflu dans la Bible, Ebèd-Mèlèk veut dire quelque chose de plus que la mort de Jérémie par la faim. Il ne dit pas en effet « il mourra par la faim » mais « il mourra face à la famine qui règne dans la ville ». Nous avons vu souvent que le pain est symbole de la parole de Dieu, et que la famine est la privation de la parole de Dieu (17^e Ordinaire B, p.1-2). Or nous venons de voir l'empressement d'Ebed-Mèlèk à avertir le roi du malheur infligé à Jérémie, et cela sans craindre la puissance des chefs du peuple. Ce n'est pas là l'attitude d'un païen indifférent et d'ailleurs inapte à la religion d'Israël puisqu'il est eunuque. Il prend donc grand intérêt à Jérémie qu'il appelle d'ailleurs « le prophète », et il voit en lui le porte-parole de Dieu qui pourrait arrêter la famine s'il restait en vie. Bien qu'il ne puisse pas devenir Israélite, il connaît la religion d'Israël, il croit en Dieu, en Jérémie, en la puissance de la parole de Dieu, et il veut sauver le roi et le peuple. Après notre texte, on le voit agir comme un chef du peuple et, sur l'ordre du roi, défaire la mauvaise action des chefs criminels, sans craindre leur vengeance ; et plus loin, à la chute de la ville, il apprend de Dieu par Jérémie qu'il aura la vie sauve, car, dit Dieu « tu as mis ta confiance en moi » (Jr 39,15-18).

- v. 10 : « Prends avec toi 3 hommes », mais littéralement c'est « 30 hommes » (H. S. V.), peut-être parce que personne ne l'empêche d'agir. Le roi comprend subitement dans quel aveuglement lui et ses chefs sont tombés : avoir traité leur propre prophète, sauveur d'Israël, en ennemi et même pire qu'en ennemi, c'est par un païen qu'éclate cette vérité ! Pris de remord et de honte, le roi lui donne les pleins pouvoirs pour délivrer Jérémie de la mort. Il dit en effet « dans ta main » comme au v. 5, et non « avec toi » (Lectonnaire).

Il faut connaître la suite des événements et le sort de Jérémie jusqu'à sa mort, pour comprendre toute la portée de notre texte. De tous les grands prophètes en effet, Jérémie a son sort le plus fortement lié à celui d'Israël. Pour ne pas indisposer inutilement ses chefs, Sédécias laisse Jérémie en prison jusqu'à la prise de Jérusalem. Celle-ci eut lieu trois ans plus tard, car ni le roi, ni les chefs, ni le peuple ne voudront obéir aux paroles de Jérémie. Le prophète voudra aller en Exil avec le peuple, mais Nabuchodonosor refusera et le laissera en Judée avec un petit groupe, auprès de Godolias, nommé gouverneur par le roi de Babylone. Finalement, Godolias ayant été assassiné, ce petit groupe, malgré l'ordre de Dieu de rester en Judée, emmènera Jérémie de force en Égypte où les siens l'assassineront. Le sauvetage de Jérémie n'a donc servi à rien. Toute la vie du prophète fut d'ailleurs une suite d'humiliations et de malheurs de plus en plus grands. La Parole de Dieu qu'il portait subit cette même suite d'humiliations, jusqu'au jour de la catastrophe où elle triompha. En effet :

- a) Ebèd-Mèlèk aura la vie sauve comme la parole divine l'avait promis.
- b) Les chefs et le peuple, qui ont refusé la parole, seront tués ou exilés.
- c) Sédécias aura un sursaut de fidélité à la parole et, après notre texte, consultera Jérémie, mais apprenant de Dieu qu'il doit se rendre à l'ennemi, il refusera et sera exilé.
- d) Jérémie, demeuré fidèle à la parole, est sauvé de la mort, il est même protégé par l'ennemi que Dieu a envoyé pour châtier Israël.

Tout cela paraît logique et juste ; le salut pour ceux qui écoutent la Parole de Dieu, la perte pour ceux qui ne l'écoutent pas.

Mais par après, la Parole divine, qui est encore avec Jérémie jusqu'à son séjour en Égypte, l'abandonne et le laisse être assassiné, après avoir été, comme elle, humilié de nouveau plusieurs fois. Comment comprendre cette apparente injustice ? Puisque la ruine d'Israël suivie de l'Exil était un événement capital, annoncé par tous les Prophètes et même par Moïse (Lv 26,33 ; Dt 28,49), et puisque Jérémie en est l'annonciateur et le témoin direct, la mort violente et injuste de Jérémie a un sens particulier et profond qui doit correspondre à la justice de Dieu. C'est d'abord le fait que le sort de Jérémie est fortement lié à celui d'Israël, et par conséquent il périt avec Israël. Mais c'est aussi le fait que le sort de la Parole de Dieu est fortement lié à celui de Jérémie. Elle avait voulu sauver les survivants de Juda jusqu'en Égypte, mais elle fut rejetée par eux, et par conséquent la perte de Jérémie exprime la perte de la Parole de Dieu. Ainsi la Parole de Dieu, qui en elle-même ne peut périr, périt en tant qu'elle est liée aux hommes. Cela signifie qu'elle est plus que sa manifestation à Israël : telle qu'elle s'est révélée dans l'Ancien Testament, elle périt avec les hommes, mais, dans son être impérissable, elle se retire chez Dieu et, comme elle l'avait annoncé par Jérémie, la Loi et les Prophètes, elle attend de se manifester pleinement lors de la Nouvelle Alliance, ce qui se fera avec Jésus, la Parole incarnée. Elle était avec le peuple, elle ne l'est plus, elle reviendra incarnée en Juda. Il faudra du temps aux exilés à Babylone, puis au Petit Reste, puis aux Pauvres de Yahvé pour comprendre cela, et c'est pourquoi Jésus ne viendra que beaucoup plus tard.

Dès lors, nous comprenons mieux notre texte. Dieu abandonne Jérémie aux mains de ses ennemis, jusqu'à symboliser la mort de sa Parole lorsque Jérémie s'enlise dans la boue de la citerne ; puis il sauve Jérémie par Ebèd-Mèlèk pour symboliser la résurrection de sa Parole. Notre texte est donc une annonce de la fin de l'Économie ancienne et la nécessité

de l'Économie nouvelle. Avec Jésus, la Parole s'incarnera, mais, comme il accomplit la Loi et les Prophètes, elle mourra aussi à la Croix dans sa manifestation selon la chair, et c'est à sa résurrection qu'elle manifesterait sa pleine réussite divine et humaine. Ainsi, la mort finale de Jérémie et le don que Dieu fera de sa Parole aux exilés et aux Pauvres de Yahvé sont la figure de la mort et de la résurrection de Jésus ; et dans notre texte, la livraison de Jérémie aux mains des chefs hostiles et la délivrance de Jérémie par Ebèd-Mèlèk sont, d'une part, la figure du rejet de Jésus par les grands prêtres et les pharisiens, ainsi que de l'accueil de Jésus par les disciples et les foules qui le suivent, et d'autre part, la figure du rejet de l'Église, le Corps du Christ, par le judaïsme, et de l'accueil de l'Église par les nations.

Conclusion

La Parole de Dieu est efficace, mais pas toujours comme l'homme se l'imagine. Souvent, il voit qu'elle accomplit ce qu'elle dit, sauvant ceux qui lui obéissent, perdant ceux qui la refusent. Mais il arrive qu'elle lui paraisse inefficace ou contraire. Cela peut tenir à l'ignorance de l'homme, mais alors il suffit que l'homme s'instruise. Mais cela peut aussi tenir au fait que la Parole est bien plus que ce que l'homme peut en connaître, car elle est divine. Notre texte et la vie de Jérémie montrent ainsi que, même dans son échec apparent, elle reste efficace et d'une efficacité qui peut dérouter, voire scandaliser. Nous avons vu, au Temps du Carême de cette année C, que la Parole fait mourir notre ancienne façon de la comprendre pour nous faire acquérir une nouvelle et plus complète compréhension. Aujourd'hui, nous voyons que, pour se révéler plus pleinement, elle s'emploie à faire mourir l'homme à la chair dans le but de le transformer en elle-même, de le rendre semblable à elle, c.-à-d. céleste et spirituelle. C'est ce qui est arrivé à Jésus d'une façon claire et plénière, lui qui, dit saint Pierre, « est mort à la chair et a été vivifié selon l'esprit » (1 Pi 3,18). Plus que Jérémie, nous participons, par le baptême, à la mort et à la résurrection du Christ, mais ce fut seulement, à ce moment-là, un don du Saint-Esprit. La vie baptismale nous ménage des souffrances, des épreuves, des difficultés, des humiliations pour que nous fassions nôtre la Pâque du Seigneur. C'est pourquoi le cas de Jérémie nous est donné à connaître, il nous apprend à mourir à la chair, afin de vivre selon l'Esprit du Christ.

Nous découvrons ainsi un aspect nouveau de la sanctification, aspect qui révèle son étymologie. « Saint », en effet, veut dire « séparé du monde et de la chair et placé du côté de Dieu, du côté de celui qui est le seul Saint, Jésus-Christ ». Cela implique d'abord le rejet du péché et la réception de la grâce sanctifiante, comme nous l'avons vu souvent (7^e Ordinaire A, p. 1-4 ; 7^e de Pâques B, p. 10 ; 5^e Ordinaire C, p. 2), mais aussi la fidélité à la Parole jusqu'à devenir soi-même ce qu'elle dit et ce qu'elle est, sainte, spirituelle, divine, céleste. Voilà pourquoi les élus du Ciel, devenus totalement spirituels, semblable au Verbe incarné et ressuscité, sont appelés « les saints », et c'est pourquoi Paul appelle « saints » les baptisés à cause de la grâce du Saint-Esprit qu'ils ont reçue. On comprend alors les exigences du Nouveau Testament, de Jésus et des apôtres, car le chrétien doit vivre la sainteté reçue afin qu'elle devienne sienne. Sa fidélité consiste à coopérer, par l'obéissance à l'Évangile, à la grâce sanctifiante par laquelle le Saint-Esprit vit en lui.

Épître : Hébreux 12,1-4

I. Contexte

Dimanche dernier, Paul disait que la foi implique le détachement du terrestre visible et une attente du céleste invisible. Mais comme il n'est pas possible à l'homme terrestre et charnel de connaître directement le céleste invisible, l'Apôtre montrait, par la vie des Patriarches, que Dieu se servait des réalités terrestres pour suggérer les réalités célestes à attendre par la foi. Il montrait ainsi que la foi est un don de Dieu qui rend l'homme capable de dépasser le terrestre, mais aussi que l'homme doit coopérer à cette grâce, faire l'effort de se détacher du terrestre et d'attendre le céleste

aussi longtemps que Dieu tarde à donner ce céleste. D'où le risque pour l'homme de s'attacher aux signes terrestres du céleste au lieu de chercher le céleste par-dessus le terrestre ; mais ce risque était à l'honneur de la liberté et de la décision de l'homme. Beaucoup en Israël se sont arrêtés aux signes lors de l'installation en terre de Canaan. Mais les Patriarches depuis Abel jusqu'à Abraham, Sara, Isaac et une partie de leurs descendants se sont considérés jusqu'à la mort comme des étrangers et des voyageurs sur la terre, parce qu'ils attendaient avec grand désir la patrie et la ville céleste que Dieu leur préparait. Abraham avait même accepté de sacrifier le signe terrestre de la Promesse, Isaac, la manifestation charnelle de la Parole, et, en récompense, il avait reçu de voir figurativement le Christ ressuscité. Nous apprenions déjà que l'Ancien Testament devait mourir dans sa réalité charnelle, pour que vienne le Nouveau Testament qui est la réalité céleste et spirituelle.

Après avoir parlé de ces Patriarches, Paul évoquait l'exemple de Moïse et de nombreux saints personnages jusqu'aux prophètes qui avaient vécu selon la foi, allant jusqu'à verser leur sang par fidélité à la Promesse de Dieu. Et il terminait en écrivant : « Tous ceux-là, bien qu'ils aient reçu un bon témoignage à cause de leur foi, ne bénéficieront pas de la Promesse : c'est que Dieu prévoyait pour nous un sort meilleur, et eux ne devaient pas parvenir sans nous à la perfection » (He 11,39-40). C'était, de sa part, insister sur le fait que l'Ancien Testament n'existe que pour préparer la venue du Nouveau et bénéficier du Nouveau. Vient alors notre texte. Paul va appliquer à ses destinataires ce qu'il vient de dire des ancêtres fidèles, afin de les encourager à se montrer dignes de la Promesse céleste dont ils ont bénéficié. Il commence par parler du Christ Jésus, d'abord parce que Jésus comme homme a vécu, plus parfaitement que tous, cette foi salvatrice, ensuite parce que c'est la grâce et la vie du Christ que les chrétiens ont reçues.

II. Texte

1) Combattre comme les témoins fidèles en contemplant Jésus (v. 1-2)

- v. 1 : « Nous avons une foule immense de témoins », littéralement « une telle nuée de témoins ». Ce sont ceux de l'Ancien Testament dont Paul vient de parler, et qui ont manifesté l'efficacité de la Parole de Dieu dans leurs tribulations : les uns ont été patients dans leurs souffrances (11,32-35a), les autres ont subi la mort ou l'Exil (11,35b-40), mais ce sont aussi les chrétiens martyrs depuis le Christ. Or tous ces témoins « nous entourent ». C'est en effet dans le Christ ressuscité que ces témoins anciens et nouveaux sont vivants de sa vie divine, font partie de l'Église triomphante, nous aident de leurs prières et de leur exemple. Nous pouvons y ajouter les saints innombrables qui, depuis vingt siècles, ont vécu parfaitement pour le Christ dans la foi et les souffrances, et que l'Église vénère et nous propose en exemple, pour que nous ne nous plaignions pas des souffrances exigées par la fidélité chrétienne.

« Débarrassons-nous de tout ce qui nous alourdit », littéralement « rejetant tout engourdissement ». C'est du cœur dont Paul parle et non de choses extérieures ; aussi ajoute-t-il « et du péché qui entrave ». Ce sont les refus de la Parole de Dieu par manque d'énergie et par nonchalance chagrine, qui contrecarrent la sainteté reçue. « Et alors nous courons » mais littéralement c'est un impératif présent : « Courons » ; et la suite n'est pas « l'épreuve » mais « le combat, ἀγών ». L'idée est que la vie chrétienne est un combat continu et animé, mais aussi léger et joyeux, comme le psalmiste le disait : « Je cours dans la voie de tes commandements » (Ps 118,32). Pour cela, il faut rejeter l'engourdissement et le péché qui affaiblissent, et s'armer de « l'endurance, ὑπομονή » (17^e Ordinaire B). Et il est dit que ce combat « nous est proposé », c.-à-d. mis à notre portée pour être pris, mais sans s'imposer, en respectant notre liberté. Paul dit donc que Dieu nous invite à assumer ce combat sans nous y forcer, afin que nous l'acceptions librement.

- v. 2 : « Les yeux fixés sur Jésus qui est à l’origine et au terme de la foi », littéralement : « voyant, ἀφορώ (1 x dans l’Ancien Testament ; 2 x dans le Nouveau) pleinement (ou de loin) vers le commenceur et l’acheveur de la foi, Jésus ». Comme un apprenti regarde attentivement tout ce que fait son maître pour en savoir autant que lui, il nous faut considérer comment Jésus a vécu sa vie terrestre où il a souffert plus que nous. Or, cela est dit à propos de la foi dont Jésus est l’auteur. Le Lectionnaire traduit d’une façon trop abstraite et statique, alors que littéralement c’est plus concret et dynamique : « Jésus est le commenceur et l’acheveur de la foi » (ἀρχηγός και τελειωτής), ce qui veut dire deux choses :
- a) Il a créé la vraie foi, ce qui signifie qu’il agissait déjà dans les Patriarches et les fidèles de l’Ancien Testament par cette vraie foi ; et il a mené cette foi à la perfection, si bien qu’il agit en tous ceux qui veulent atteindre la perfection de la foi. C’est pourquoi les Patriarches ont pu attendre la Promesse par la foi jusqu’à leur mort.
 - b) Il est la Tête de l’Église et même de l’humanité, et c’est pourquoi lui seul a commencé et achevé la foi ; dès lors les chrétiens, ses membres, sont appelés à vivre de sa foi, qu’ils soient au commencement ou à la perfection de la foi qu’ils ont à imiter.

« Renonçant à (littéralement « à la place de ») la joie qui lui était proposée ». Ce dernier terme (προκείμαι, présenter, proposer), déjà employé pour « le combat », exprime la possibilité que Jésus avait de ne pas souffrir et de choisir une réussite terrestre dans la joie qui pouvait lui procurer sa divinité. Mais « il a enduré la croix, en dédaignant la honte ». Il a préféré, non seulement la vie ordinaire de l’homme, mais encore le sort abject des hommes les plus coupables et les plus malheureux afin de leur être totalement semblables ; et il l’a fait en surmontant la honte d’être ainsi abaissé. Jésus savait que la Croix serait toujours vue, au cours des siècles, comme une ignominie attachée aux scélérats, et il en a fait un titre de gloire, pour que, devant ceux qui se moqueraient, les chrétiens « mettent leur orgueil dans la Croix », comme le disait Paul (14^e Ordinaire C). Une telle humiliation a valu à Jésus de « siéger à la droite de Dieu où il règne avec lui », littéralement « il siégea à la droite du trône de Dieu », c.-à-d. qu’il régna sur tout l’univers avec la puissance même de Dieu. Et, comme les chrétiens sont ses membres, eux aussi régneront avec lui, s’ils n’ont pas honte de la Croix et l’endurent.

2) Fuir le découragement par l’imitation de Jésus (v. 3-4)

- v. 3 : « Méditez l’exemple de celui qui a enduré », littéralement « Songez, en effet, à celui qui a enduré ». Par le « γαρ, car, en effet », Paul va expliquer pourquoi il est nécessaire de contempler la Croix du Christ. Cette contemplation doit être une réflexion mûrie et constante sur le courage de Jésus durant sa Passion, à savoir qu’« il a enduré de la part des pécheurs une telle hostilité », littéralement c’est, avec un terme omis « ayant-enduré de la part des pécheurs une telle contradiction pour lui-même ». C’est sur lui-même (εἰς ἑαυτὸν) que, par sa fidélité, il a attiré cette contradiction, comme le disait Siméon à la Vierge Marie (Lc 2,34). Ce que les chrétiens qui sont fidèles pourraient voir comme une injustice de la part des pécheurs qui les persécutent, doit être vu comme une participation à la contradiction que Jésus a acceptée.

« Et vous ne serez pas accablés par le découragement », mais littéralement on a « afin que vous ne vous épuisiez pas pour vos âmes, en vous décourageant ». C’est un but que Paul indique, soit parce qu’il est l’objectif de la méditation de la Croix, soit parce qu’il faut parfois du temps pour surmonter l’hostilité. Ce but est de ne pas tomber dans l’épuisement par le découragement. Prêter attention à l’hostilité des pécheurs ainsi qu’aux causes et aux effets, c’est épuiser ses forces intérieures « pour soi-même »¹. Ce dernier terme est le pendant du « pour lui-même » de la phrase précédente. Jésus avait par lui-

¹ Paul ne dit pas : « afin que vous n’épuisiez pas vos âmes, τὰς ψυχὰς », mais « à ou pour vos âmes, ταῖς ψυχαῖς ».

même la force de regarder la contradiction en face, mais nous, nous n'avons pas cette force par nous-mêmes : il nous faut seulement la puiser dans la Croix du Christ et ne pas nous effrayer de l'hostilité subie, sinon le découragement nous épuiserait.

- v. 4 : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang ». Devant un tel exemple de Jésus, déjà accompli grâce à lui par la nuée de témoins (v. 1), les hébreux chrétiens n'ont pas été jusqu'au bout de leur fidélité dans le renoncement à eux-mêmes, dans le détachement de leur vie passée, dans la foi au Christ, « dans votre lutte contre le péché », littéralement « combattant contre le péché », « ἀνταγωνίζομαι », même terme de « combat » comme au v. 1. Paul fait ainsi un lien avec leurs courageux ancêtres. Il appelle « péché » (ἁμαρτία) tout ce qui n'est pas fait parfaitement et qui engendre engourdissement et découragement chez les Hébreux chrétiens. C'est que ceux-ci se plaignent non seulement d'être persécutés par leurs anciens coreligionnaires mais aussi de devoir renoncer au judaïsme parce que tout est dans le Christ. Le péché, dont parle Paul, est l'infidélité, le manque de foi en Jésus, où les hommes veulent les entraîner comme ce fut le cas de Jérémie. Jésus, en effet, a dit que le péché était de ne pas croire en lui (Jn 16,9). Paul précise ici que cela peut arriver quand on refuse d'imiter le Christ dans ses souffrances.

Conclusion

La foi est une attitude intérieure, une adhésion du cœur à la volonté de Dieu avant de se manifester en actes. En ce sens, elle relève éminemment du Nouveau Testament, puisque Jésus est venu changer le cœur de l'homme au point que, par la foi, le croyant obtient la vie même de Dieu. Cette vertu existait déjà dans l'Ancien Testament, comme Paul l'a montré dimanche dernier par la vie des Patriarches fidèles, mais, comme ceux-ci avaient foi dans la Promesse et la patrie céleste, c.-à-d. dans le Christ secrètement connu, la foi vient uniquement du Christ, qui l'a donnée à Israël comme un élan vers sa venue, et qui la donne comme une forte adhésion à sa personne désormais venue, à ceux qui l'accueillent. C'est pourquoi Paul dit que « Jésus est le commenceur et l'acheveur de la foi ». La foi concerne l'homme intérieur, non l'homme extérieur destiné à mourir, et permet à la grâce du Christ de faire de cet homme intérieur, qui renonce au vieil homme marqué par le péché, l'homme nouveau créé dans la justice et la vérité. Aussi, dans notre texte, Paul continue-t-il à envisager ce qui est intérieur à l'homme :

- a) Pour les destinataires de sa lettre il parle de : engourdissement, péché qui entrave, combat dans l'endurance, méditer, épuisement pour vos âmes, découragement, résister, combat contre le péché.
- b) Pour Jésus il parle de : joie, endurer la croix, dédain de la honte, siéger à la droite de Dieu, endurance de la part des pécheurs, contradiction pour lui-même.

Le vrai champ de bataille dans l'Économie nouvelle est l'immense espace du cœur de l'homme : les plus grandes victoires sont dans le cœur, et les pires ennemis sont dans le cœur. Quand ces ennemis intérieurs sont vaincus par la foi dans la grâce du Christ, les souffrances extérieures perdent leur virulence. Mais quand ces ennemis intérieurs l'emportent sur la foi, les souffrances extérieures sont insupportables. C'est pourquoi Paul parle de combattre l'engourdissement, le péché, l'accablement, le découragement, et recommande l'endurance, le mépris de la honte, la réflexion, la résistance. Nous ne devons pas nous étonner qu'aujourd'hui encore les juifs qui n'ont pas la foi dans le Christ sont bien plus sensibles aux ennemis extérieurs, dont ils ont souffert, qu'aux ennemis intérieurs du cœur qui les empêchent de trouver supportables les ennemis et les souffrances extérieures.

Nous comprenons mieux maintenant que la sainteté et la sanctification sont essentiellement du domaine intérieur du cœur. Le saint n'est pas celui qui fait des miracles – Satan peut faire des prodiges – ni celui qui fait du bien aux autres – les incroyants peuvent en faire autant –, le saint est celui qui vit intérieurement de la grâce du Saint-Esprit, qui rejette le péché, qui combat la malice de son cœur, qui veut être du côté de Dieu par le cœur avant de l'être par son extérieur. De même, la sanctification, comme élan de la mission, est un assainissement intérieur, un travail de purification et

de fidélité intérieures, et c'est pourquoi les actes extérieurs servent de moyens pour atteindre l'intérieur, ou expriment ce qui est intérieur. Tout ce qui est charnel prête attention à ce qui est extérieur, tout ce qui est spirituel recherche ce qui est intérieur. Jésus, qui est le seul Homme nouveau et intérieur, est aussi le seul saint : Toujours son humanité était animée par sa divinité cachée à l'intérieur, et manifestait à l'extérieur les activités intérieures de sa divinité. Le chrétien sait aussi intérieurement ce qu'il est devenu, comme Paul le dit : « L'Esprit de Dieu qui est en nous témoigne avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (Rm 8,16). Nous avons donc à voir Jésus comme l'initiateur et le perfectionneur en nous de notre foi, considérer dans sa Croix l'obéissance au Père, songer à son endurance et à son courage dans les tribulations. Alors le Christ, qui est la vie de nos âmes, nous donne la lumière et la force de son Esprit, et nous garantit intérieurement que nous siégerons définitivement avec lui dans le sein du Père. « Les souffrances du temps présent ne sont rien en comparaison de la gloire qui doit se révéler en nous » (Rm 8,18 ; 2 Cor 4,17).

Évangile : Luc 12,49-53

I. Contexte

C'est la suite, le complément et la fin du discours de Jésus à ses disciples, que nous avons eu dimanche dernier. Là, il s'agissait d'abord de la sanctification, de notre attachement au Royaume par la foi, puis de la sanctification au service du Seigneur par la vigilance, enfin de la sanctification de nos responsabilités par la prudence, trois attitudes orientées vers le Seigneur qui peut venir à tout moment. Nous allons aborder maintenant la sanctification des combats et des contradictions que Jésus demande à ses disciples d'assumer à sa suite et à son imitation, car il fait le premier ce qu'il demande aux siens. Ainsi, après la considération du Seigneur glorieux, maître et juge, que nous attendons, ce sera celle de Jésus humilié, serviteur et témoin, à l'œuvre dans les exigences et les épreuves de notre fidélité. Cet événement est donc dans la ligne des deux autres lectures.

Notre texte a souvent été traité de difficile, voire de scandaleux ; aussi a-t-il été interprété différemment, le plus souvent en séparant les versets et en les examinant chacun indépendamment des autres. Or, une telle façon de s'y prendre, ou bien passe à côté du sens véritable, ou bien force ou déforce le sens véritable. Il nous faut donc repérer le lien qui unit les versets, en les situant dans le contexte que je viens de rappeler, et maintenir l'unité du texte en voyant comment ses deux parties se rattachent l'une à l'autre. Pour nous y aider, ces deux parties sont introduites par deux expressions-clefs, estimées identiques par le Lectionnaire, mais en fait différentes dans les termes et surtout selon le sens :

- a) « Je suis venu, ἦλθον » (aor. de ἔρχομαι) (v. 49) exprime l'attitude réelle que Jésus a prise. On la trouve souvent dans les évangiles, et elle indique que le but de sa venue sur terre est de sauver.
- b) « Je suis arrivé, παρεγενόμην » (aor.² de παραγιγνομαι) (v. 51) exprime l'attitude de Jésus telle que les hommes la voient extérieurement. On la trouve 4 x dans le Nouveau Testament pour indiquer une action particulière de Jésus.²

II. Texte

1) L'irruption du divin dans l'humain (v. 49-50)

- v. 49 : « Je suis venu jeter un feu sur la terre ». L'expression « je suis venu » nous avertit que le feu jeté par Jésus est de l'ordre du Salut. Mais quel est ce feu et qu'a-t-il de particulier pour que Jésus ajoute : « et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé ! » ? C.-à-d., quel est ce feu qui ne s'allume qu'en étant jeté sur la terre ? Ce feu désigne le Saint-Esprit. Mais, comme le Saint-Esprit est représenté par d'autres symboles, tels que la nuée, la colombe,

² Mt 8,13 ; Lc 12,51 ; Jn 8,2 ; He 9,11.

l'onction, etc., il faut préciser dans quel sens le Saint-Esprit est feu. Voyons brièvement le sens de feu dans la Bible, puis ses caractéristiques dans notre texte :

a) Sens général du feu :

- selon sa nature, le feu est insaisissable même avec des pinces, il est violent, insatiable, exigeant, assaillant, envahissant, redoutable, ardent, inaltérable, lumineux, brûlant, fort, joyeux.
- selon son activité, il dévore, détruit, purifie, éclaire, réchauffe, transforme, améliore, perfectionne, soude, unifie, rend définitif, cuit.

b) Pour notre texte retenons seulement trois de ces caractéristiques :

- le feu purifie, non pas comme l'eau qui lave et laisse intact, mais en détruisant ce qui est faible et éphémère, en séparant violemment et en mettant à part ce qui est solide et durable. Il décortique, il fait le tri, il juge.
- le feu soude ce qui est valable et solide, créant et affermissant l'unité en un tout définitif. Il régénère, il unifie et perfectionne.
- le feu assimile ce qu'il a purifié et soudé, en l'imprégnant de lui-même, en le faisant, comme lui, fort, ardent, inviolable, spirituel, brûlant.

Ainsi fait le Saint-Esprit : il sépare et détruit ce qui est charnel, il divinise et rend semblable à Jésus, il unifie et consolide son Église. On peut voir dans ce feu, l'amour spirituel de Dieu qui purifie, unifie et agit.

- v. 50 : « Je dois recevoir un baptême », littéralement « J'ai un baptême à être baptisé », la répétition du terme exprimant l'insistance et l'importance. La même forme interrogative (Liturgie) ou exclamative (Lectionnaire) qui suit et qu'on a comme au v. 49, indique l'identité du baptême et du feu, le feu étant l'aspect intérieur et divin, et le baptême l'aspect extérieur et humain. C'est d'abord sur Jésus lui-même que ce feu doit agir, ce qui se fera à sa Pâque qu'il appelle un baptême, parce qu'il fait mourir à la chair et divinise selon l'esprit. Mais c'est en tant que Tête que Jésus vivra sa Pâque, car il s'est fait homme pour assumer toute l'humanité. Il envisage donc aussi son Église, ainsi que le baptême dans l'Esprit et le feu qu'avait annoncé Jean Baptiste, lui qui donnait seulement le baptême dans l'eau.

« Et, comme il m'en coûte d'attendre qu'il soit accompli », traduction partielle de « comme angoissé jusqu'à ce qu'il soit accompli ? ». Son angoisse a un double objet :

- a) d'abord pour lui-même, car son humanité devra souffrir à sa Passion, mais c'est moins de la mort physique que de l'abandon du Père et des hommes qu'il est angoissé. La mort est plutôt une délivrance et Jésus sait qu'il va ressusciter.
- b) Ensuite et surtout pour ses disciples qui vont flancher, et pour l'Église dont les membres devront souffrir, en mourant à la chair. De plus, comme c'est pour tous les hommes et d'abord pour Israël qu'il fera sa Pâque, il sait que beaucoup préféreront leur perte au Salut qu'il leur apporte.

Mais le Lectionnaire n'envisage pas les souffrances de la Passion, il envisage seulement les bienfaits de sa Passion, la résurrection de Jésus et le Salut des hommes. Comme ces bienfaits ne sont pas pour le moment présent et que Jésus a un ardent désir de leur réalisation, le Lectionnaire traduit : « Comme il m'en coûte d'attendre que la Passion soit passée ». Il faut cependant garder le terme « συνέχομαι, je suis angoissé »³, sinon on ne prend que l'aspect bienveillant du feu et du baptême alors que l'aspect douloureux de la Passion est nécessaire pour qu'ait lieu la résurrection, et sinon la suite du texte, la deuxième partie, ne se comprend pas et fait scandale.

³ Συνέχω signifie *à l'actif* : tenir ensemble, maintenir ; tenir intact, sauvegarder, être le centre de ; tenir joint, tenir pressé, presser, accabler ; *au moyen* : se réunir, se tenir ensemble ; *au passif* : être renfermé, être maintenu, être resserré ; *au passif et dans le sens figuré* : être accablé ou oppressé, être tenu dans, être pressé par.

2) Conséquence cohérente de ce baptême dans le feu (v. 51-53)

- v. 51 : « Pensez-vous ». Ce terme introduit une mise en garde contre les illusions, celles qui viendraient justement à propos de ce que Jésus vient de dire. A propos du feu, nous nous rappelons que Jacques et Jean avaient voulu faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains hostiles, et que Jésus les en avait empêché [Lc 9,54-55]. C'est le feu de la colère et du jugement de Dieu envers les impies, mais Jésus devait d'abord sauver les pécheurs par sa Croix à Jérusalem, et c'est par sa miséricorde et la patience qu'il voulait révéler aux hommes la justice de Dieu. De plus il avait dit à ses disciples « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes » [9,55b]. Les disciples ne pouvaient exercer la justice et même la miséricorde qu'à la manière humaine et non à la manière de Dieu. C'est pourquoi, comme vu ci-dessus, le feu que Jésus vient jeter sur la terre est celui du Saint-Esprit de Dieu et non celui auquel les disciples pensaient. Il en est de même ici quand Jésus avance : « Pensez-vous que je sois venu mettre la paix dans le monde ? », littéralement « que je suis arrivé pour donner la paix sur le terre ? ». Il ne parle pas de la paix telle que les hommes la veulent, et qui nuit à leur salut. C'est pourquoi il affirme ne pas vouloir de cette paix et veut même la contrecarrer, lorsqu'il ajoute : « Non, vous dis-je, mais plutôt la division ». Résolvons d'abord l'objection que l'on ne manque pas d'avancer, à propos de cette paix que Jésus refuse [de manière apparemment scandaleuse], par le recours à Jn 14,27 où Jésus dit : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ». Nous avons là l'exemple type de l'usage du sens déformé d'un texte [lorsqu'il est isolé de son contexte]. En effet, dans ce même v. 27, Jésus précise : « non comme le monde (la) donne », avant d'ajouter : « Que votre cœur ne se trouble pas ». Jésus sait très bien que sa paix va troubler, parce que l'homme se fait une fausse idée de sa paix et la comprend comme le monde la donne. Il dit donc ici qu'il ne donne pas la paix que le monde et l'homme charnel désirent, et qu'il vient même détruire cette paix trompeuse, et la détruire par « la division ⁴ ».

« Mais plutôt la division », traduction plus que tempérée de « mais rien que la division ». L'expression est radicale, comme on le voit dans la 1^{ère} Lecture où elle est employée deux fois (v. 4 et 5) :

- a) Jr 38,4 : « Cet homme ne cherche pas la paix du peuple mais rien que son malheur ». Les chefs du peuple ne voyaient pas du tout que les paroles de Jérémie étaient des paroles de paix, car c'est la paix telle qu'ils la concevaient qu'ils voulaient. Ils pensaient même que Jérémie s'opposait à Dieu et c'est pourquoi ils demandaient sa mort.
- b) Jr 38,6 : « Dans la citerne il n'y avait pas d'eau mais rien que de la boue ». Il n'y avait rien d'autre que de la boue, et Jérémie s'y enlisait. Et c'était un mal, mais Jérémie l'acceptait comme voulu par Dieu, et Dieu le permettait comme figure de la mort du Christ. Il en est de même ici : Jésus ne donne pas la paix désirée par l'homme charnel mais seulement la division. Si Jésus vient sauver l'homme par le baptême dans le feu et que c'est une bonne chose, c'est aussi une bonne chose qu'il apporte la division. Mais celui qui n'a pas l'Esprit de Jésus, la trouve absolument mauvaise. De même que ceux qui sont inconsciemment contre Dieu appellent mal ce que Dieu dit bien, ainsi ceux qui à leur insu sont contre Jésus appellent la division qu'il apporte un mal, alors que c'est un bien. Jésus veut donc détruire en nous une mauvaise compréhension de sa parole. Et quand la comprenons-nous mal ? Lorsque nous la comprenons selon la chair et non selon l'esprit, selon notre façon humaine de comprendre que nous trouvons bonne, et non selon sa façon divine de comprendre et qui est bonne absolument. Comme le disait Paul, c'est le combat que Jésus nous propose, combat entre la chair et l'esprit, l'humain et le divin, la vanité et la foi, l'attachement au

⁴ Διαμερισμός, division, désaccord, dissension, emploi unique chez Luc. Quant au verbe διαμερίζω, 11 emploi dans le N.T. : Mt 27,35 ; Mc 15,24 ; Lc 11,17 ; 11,18 ; 12,52 ; 12,53 ; 22,17 ; 23,34 ; Jn 19,24 ; Ac 2,3 ; 2,45.

terrestre et l'attachement au céleste. C'est le feu destructeur du vieil homme et le baptême dans la mort du Christ qu'est cette division apportée par Jésus ; d'où la souffrance inévitable et nécessaire de la chair. Mais c'est en même temps, par l'acceptation courageuse de cette mort bienfaisante, l'accès à la résurrection, à la joie, à la paix du Saint-Esprit.

- v. 52 : « Car désormais », littéralement « Car dès maintenant », expression qui se trouve encore 4x en Lc 1,48 ; 5,10 ; 22,18.69) et qui porte toujours sur ce qui arrivera durant le temps qui va de la résurrection de Jésus à sa Parousie. « Cinq de la même famille seront divisés », littéralement « dans une maison unique ». Jésus parle donc d'une famille qui est bien unie, parce qu'elle croit au Dieu unique. Il peut donc s'agir de la maison d'Israël et même de l'Église, ainsi que des familles en leur sein. Au verset précédent, on voit assez facilement que la division apportée par Jésus se fait à l'intérieur de réalités humaines, par exemple celle de la chair et de l'esprit, du vieil homme et de l'homme nouveau. Dans le texte parallèle de Mt 10,34-36, à la place de « la division », il y a « le glaive » (μάχαιρα), symbole de la parole de Dieu, qui tranche ce qui déplaît à Dieu dans l'homme ou, comme dit Paul, qui pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, ... et qui juge les sentiments et les pensées du cœur (He 4,12 ; 28^e Ordinaire B). Mais cette division se fera aussi socialement, et d'abord dans la famille : ce sera la division pénible entre ceux qui sont du Christ et ceux qui ne le sont pas, car cette division se fera par rapport au Christ. Jésus en effet – je l'ai rappelé dans la deuxième lecture – est le signe de contradiction (Lc 2,34) qui provoque nécessairement cette division par les exigences qu'il demande.

« Trois contre deux et deux contre trois », ce qui fait cinq comme il l'a dit. Si cependant, au verset suivant, il en donne six, c'est qu'il assimile la fille à la belle-fille ou, littéralement « la mariée » : en tant que fille (avant dernier stique), elle s'opposera à sa mère ; et en tant que belle fille (dernier stique), elle s'opposera à la mère de son mari. Remarquons encore que Jésus insiste sur deux oppositions, puisqu'il place entre les deux non pas la conjonction « ou » mais la conjonction « et ». Je pense qu'il veut dire que chaque groupe pense être du Christ contrairement à l'autre, alors qu'il ne l'est pas. Les paroles de Jésus sont donc aussi une parabole, dont le sens dépend de ce qu'il a dit ci-dessus, et que quelques applications peuvent nous faire comprendre. Mais voyons d'abord le verset suivant.

- v. 53 : « Il se diviseront », littéralement c'est le passif « ils seront divisés », car c'est par les exigences du Christ que la division se fait. La suite montre que cette division a lieu entre les parents et les enfants et entre les enfants et les parents, et, comme il s'agit d'une maison unique, l'unité qui existait auparavant tenait au lien du sang et, plus largement, au lien de la foi et même au lien de la grâce. Mais nous comprendrons mieux en prenant deux situations où s'applique la parabole. Le 1^{er} cas, c'est lorsque des païens ou des juifs se faisaient chrétiens : la division advenait alors pour les païens dans leur milieu ou dans leur famille, et pour les juifs au sein du judaïsme et de leur famille. Le 2^{ème} cas, qui peut arriver en tout temps, est la division dans une famille chrétienne, où les parents, par exemple, n'ont pas éduqué leurs enfants chrétiennement ou seulement d'une façon superficielle et formaliste : la division peut avoir lieu quand les enfants rejettent la foi ; mais l'inverse peut aussi avoir lieu. Il ne suffit pas, en effet, d'avoir reçu le feu de l'Esprit au baptême, il faut l'entretenir par la ferveur et la fidélité. Quand tous ne vivent plus du feu du Saint-Esprit, une certaine tranquillité règne dans la famille, jusqu'au jour où l'un ou l'autre membre est touché par le Christ, et alors c'est la division, comme ce le fut entre François d'Assise et son père. Mais on peut étendre ce 2^{ème} cas à l'Église, l'unique maison de Dieu : ainsi en était-il dans l'Église des Corinthiens où régnaient les divisions. Dans 1 Corinthiens, comme en tout temps et encore aujourd'hui, il y en a qui vivent du feu de l'Esprit et d'autres qui n'en vivent plus, et ils sont en désaccord. C'est pourquoi, devant

ces divisions, Paul, dans toutes ses épîtres, insiste sur la nécessité pour tous de vivre selon l'Esprit et non selon la chair, parce que l'Église est une par l'action du Saint-Esprit.

Ainsi, ce que Jésus apporte, ce n'est pas la paix terrestre, c'est la paix céleste, c'est la paix de Dieu dans le cœur qui renonce à la paix selon la chair et le monde. Tout le monde se plaint qu'il n'y a pas de paix sur la terre, mais, quand l'Église prêche la paix de Dieu, beaucoup la refusent, même dans l'Église, car ils ne veulent pas renoncer à la paix telle que eux la conçoivent pour leur tranquillité terrestre. Mais Jésus a jeté la vraie paix par le feu de son Esprit dans l'Église et en chaque chrétien, et il s'ensuit que la division entre ceux qui veulent la paix selon le monde et ceux qui vivent de la paix donnée par Jésus, et, la division qu'il y a en chaque chrétien, entre la paix selon la chair et la paix selon l'Esprit du Christ, sont un fait qui existera jusqu'à la fin du monde. Car la venue de Jésus sur terre, c'est « Dieu qui s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu », et cela bouleverse tout. Beaucoup, en effet, reconnaissent que Dieu se soit fait homme, ils y voient un grand bienfait pour eux. Mais ils ne songent pas ou ne veulent pas songer quelle humiliation cela était pour le Fils de Dieu fait homme. S'ils y songeaient, ils sauraient que, pour devenir Dieu, il leur faudrait aussi souffrir la Croix du Christ, et c'est pourquoi ils ne veulent pas devenir Dieu, c.-à-d. vivre comme Jésus. Mais où seront-ils, quand le feu du Jugement dernier viendra les consumer ?

Conclusion

L'esprit que Jésus veut faire acquérir à ses disciples dans sa marche en Samarie, c'est le feu de la Croix, qui consume les passions et les molleses de la chair, et qui communique la paix et la force de Dieu. La Croix est le signe de la rencontre violente entre le divin et l'humain en vue de la déification de l'humain, elle se trouve dans la vie chrétienne et dans les sacrements de l'Église, et d'abord dans le baptême qui prolonge la Passion de Jésus et que Jean Baptiste appelait le baptême dans l'Esprit Saint et le feu. Le Précurseur l'avait révélé à propos du baptême qu'il donnait, le baptême de repentance dans l'eau, comme préparation à la venue du Messie. Fait de vérité et d'humilité, ce baptême dans l'eau était à la portée de l'homme, puisqu'il consistait à reconnaître ses infidélités à la Loi et son indifférence dans l'attente du Messie. Aussi Jean exigeait-il que l'on produisit de dignes fruits de pénitence pour être disposé à recevoir le baptême, autrement douloureux et radical, dans l'Esprit Saint et le feu. Mais ceux qui s'estimaient dignes d'éloges et attendaient du Messie l'approbation de leur conduite ont refusé le baptême de Jean et n'ont rien compris au baptême du Christ. Puisqu'en effet le Messie viendrait épanouir, dans la douceur de l'amour-éros, leur vie charnelle et terrestre, ils n'avaient nul besoin et nul désir de s'adonner à l'âpreté de la pénitence. Et puisque c'était la paix comme le monde la donne, notamment l'expulsion des romains, que le Messie apporterait, ils se rendaient incapables de comprendre le feu, le baptême, la paix et la division annoncés par Jésus. Ainsi en est-il de tous ceux qui, en tout temps, s'attachent à leur conception charnelle et mondaine du baptême chrétien. Ils ne peuvent être que scandalisés d'entendre notre texte. Les disciples, qui sont passés par le baptême de Jean, entendent ces paroles de Jésus avec quelque effroi peut-être, mais en admettent toute la vérité. Ils comprennent combien était nécessaire la pénitence demandée par Jean Baptiste, pour être en état de supporter fidèlement le baptême exigeant de Jésus. Plus particulièrement, à propos de la division dont parle Jésus et qui adviendra même dans l'Église, ils se demandent comment chacun peut discerner s'il est vraiment du Christ ou s'il ne l'est pas. Ils vont l'apprendre après notre texte, et ils sont préparés à l'entendre, car c'est justement la pénitence que Jésus va recommander comme une chose urgente, mais ce sera la pénitence vis-à-vis de lui (c'est le texte de Lc 13,1-9 que nous avons eu au 3^e de Carême C).

L'aspect de la sainteté et de la sanctification, que nous avons vu dans les deux premières lectures, est encore renforcé dans notre texte. La sainteté est exigence de conformité au Christ Jésus parce qu'elle est à la mesure du Christ, mais elle est consécutive au don du Saint-Esprit accueilli avec foi, amour et courage. La sanctification consiste donc à vivre du feu de l'Esprit Saint qui transforme

le cœur, en brûlant ses attaches charnelles qui déplaisent à Dieu, et en le rendant incandescent de la vie du Christ, à vivre le baptême reçu comme une participation à la Passion que Jésus désire avec angoisse vivre lui-même et dans son Église, à faire la guerre à la fausse paix, où se plaît l'égoïsme et qui enlève dans les ténèbres et la misère, et à accueillir la paix du Christ qui cicatrise les blessures du combat, qui donne la force d'accomplir les séparations nécessaires, et qui donne le souci d'annoncer l'Évangile décapant et libérateur et d'amener au Christ ceux qui sentent confusément le besoin de salut. Le prophète Isaïe a vu le Dieu trois fois Saint, et face à cette sainteté il se découvre pécheur, et il avouera qu'il était un homme aux lèvres impures, vivant dans un peuple impur (Is 6,5). Que fait alors le Seigneur pour son prophète pénitent ? Il envoie un Séraphin avec une braise tirée du feu de l'autel, et ce Séraphin lui brûle les lèvres en disant : « Tu es maintenant purifié » (Is 6,6). C'était le feu de l'Esprit qui brûlait son péché, lui communiquait la sainteté divine, et le rendait capable d'accomplir la mission que Dieu lui donnait. C'est en effet à la suite de cette sainteté purificatrice et transformante qu'il devint missionnaire. Cela s'est reproduit, à grande échelle et d'une façon décisive, à la Pentecôte : le Saint-Esprit, venu en langues de feu sur les disciples rassemblés, a suscité l'Église sainte et a envoyé les saints apôtres à travers le monde.